

## Le Piano-Canada

## REVUE MENSUELLE

J. R. BRODEUR..... Directeur-Gérant  
JEAN-PRIME..... Rédacteur en Chef

Première Année..... No. 12  
15 janvier 1891.

## SOMMAIRE :

## MUSIQUE

PIANO : Conte d'Enfant, de B. Godard.  
CHANT : Le Soleil de Mai, de G. Maquis.

## GRAVERES.

Charles Lecocq. — Modes.

## TEXTE

Causerie. — Petites Notes. — Il était une fois. —  
Chronique Théâtrale. — Mon Premier Bal. —  
Mélancolie. — Conseils aux Violonistes. — Lettre  
à ma Cousine. — Conseil d'un vieux Professeur. —  
Chronique de Modes. — Partition de Don Juan.  
— Les Maîtres de la Musique. — Nécrologie. —  
Pensées. — Origine de la Romance.

## CAUSERIE

## A DROITE ET A GAUCHE

Les artistes de tout temps ont été en butte à une véritable persécution.

Si Madame Z. ou Mademoiselle N. veulent donner une soirée ou une réception quelconque, on est certain d'avance qu'elles vont se procurer des artistes pour relever l'éclat de la réunion. Les choses se passent avec une diplomatie remarquable :

Madame ou Monsieur, nous donnons tel jour ou tel soir, une réception et nous serions si heureux si vous vouliez être des nôtres !..

Vraiment vous êtes trop aimable ?

(Ici l'on échange une profusion de saluts, et des mots d'une politesse outrée.)

Maintenant, j'aurais quelque chose à vous demander. . . . mais je crois que . . .

Dites, parlez, que puis-je faire pour vous être agréable.

(Renouvellement de saluts et échange d'un *shake hand* à faire monter l'eau à un cinquième étage.

C'est que si nous avons la faveur de vous entendre ?

Mais c'est que . . .

Oh ! je sais, je sais, mais un tout petit morceau, un rien, une bagatelle. . . et puis, vous savez, vous rencontrerez chez moi des personnes qui pourront certainement vous être d'une grande utilité.

L'artiste féminin ou masculin est décidé. Si c'est une femme, elle en est pour s'acheter une robe, des gants, des dentelles, que sais-je ; et pourtant une artiste nage pas dans les millions.

De l'autre côté, on se dit, bah ! cela lui coûte rien de jouer un morceau de piano ou de violon ! . . .

Où-ça ! vous m'en direz tant, cela ne leur coûte rien ; et l'argent qu'ils ont dû donner pour leur éducation artistique, et ces gens-là n'ont pas l'honneur de vivre de leur rente, non pas qu'ils trouveraient cela désagréable, mais enfin ils n'ont pas de rentes comme ce violoniste français Henri Marteau, qui donne

des concerts avec le privilège d'un revenu de cent mille francs par an.

Vous demandez donc pour rien le concours des artistes, pourquoi n'en faites-vous pas de même avec vos bouchers et vos pâtisseries, invitez-les à vos soirées et demandez leur de vous envoyer comme faveur spéciale, un couple de dindes et quelques livres de biscuits.

De plus si quelqu'un tombe dans le besoin et que l'on veuille organiser un concert de charité, l'on est presque certains d'avance que les artistes vont être mis à contribution, toujours pour rien naturellement.

Si encore le concert était donné dans le but d'aider aux artistes dans le besoin, il est juste qu'on aide un confrère. Mais non, c'est souvent pour un médecin, un avocat.

Laissez de grâce, la musique aux musiciens, car plus ils joueront pour rien, plus l'art sera tué et moins les artistes seront considérés. Ils jouent, et le jour où ils désirent organiser un concert pour eux-mêmes, ils trouvent *porte-de-bois*, et chacun s'empresse de ne pas y aller, sous prétexte qu'on les a déjà trop souvent entendus.

L'autre jour, j'étais invité à une matinée musicale donnée par un *club de dames* de la haute société anglaise de Montréal.

Après avoir écouté religieusement une adorable musique, exécutée horriblement par des amateurs d'un ordre exotique, je me pris à réfléchir sur le but que ce *club de dames* pouvait bien avoir. J'avisai une dame ; une des présidentes du *club S. V. P.* ; et je lui demandai l'origine et le but de leur société.

La dame me regarda d'un petit air de surprise et me dit d'un ton grave :

« Mais dans le but d'élever l'art musical à Montréal ! »

Je ne pus m'empêcher de bondir, je venais de l'entendre leur élévation, plus propre à des ruminants qu'à de simples particuliers ; ma pauvre tête s'en ressentait horriblement. Que d'harmonies bizarres, quelle originalité d'interprétation, et tous ces bons amateurs heureux, satisfaits d'eux-mêmes, critiquant au possible les artistes, formaient un petit cercle d'admiration mutuelle, un « Cercle Dollard (R. I. P.) » féminin ; quoi !

Depuis ce jour une chose me frappe, sans me faire de mal, cependant, c'est l'idée que les arts sont tués par les amateurs à Montréal.

En effet, le ou la moindre petit tapoteur de piano ou gratteur de violon se prenant pour le moins pour des Paderewski ou des Paganini, préfèrent s'entendre eux-mêmes, dans ce but ils se réunissent en *club*, et se font fort de ne pas aller entendre les artistes, *ceux pour de vrai*. Oh ! ces artistes, les détestent-ils un peu, c'est leur cauchemar, leur terreur, ceux-là seuls cependant sont leurs juges, et pour se venger, ces bons amateurs, pour la plupart des parvenus, regardent les artistes professionnels du haut de leur grandeur.

Après les Anglais passons aux Canadiens-Français.

Coquelin vient de venir, salles pitoyables, pour ainsi dire personne. Le peuple canadien-français, ce peuple si intelligent, comprenant si bien la beauté des arts, encourageant toutes les institutions où l'esprit peut puiser la force et la grandeur, ne daigne pas seulement faire salle comble, pendant une malheureuse semaine, dans la petite salle de l'Académie de Musique, lorsque Coquelin nous fait l'honneur de nous visiter. Nous conseillerions à M. Coquelin de ne plus revenir à Montréal, la première fois il a eu du monde, la seconde fois demi-salle et la troisième . . . enfin la quatrième il n'y aura personne.

Oh ! Canada, mon pays mes amours, tu me fais l'effet d'un pâté de théâtre :

Belle croûte mais rien dedans.

Voici l'avis de Rochefort sur la musique et les musiciens.

Dans l'*Intransigeant* de samedi, Rochefort s'indigne que la souscription pour le monument Gounod ait produit cent mille francs en quelques semaines, tandis que Victor Hugo, mort depuis dix ans, attend vainement sa statue, pour laquelle on n'a réellement recueilli que douze ou treize milliers de francs. Et il constate que « la masse de la nation française est non moins ignare en peinture qu'en musique, bien qu'elle se considère comme un juge à peu près infaillible en matière d'art. » Il rappelle alors les fours célèbres de *Guillaume Tell*, de *Carmen* et . . . de *Faust*, démentis par la suite et devenus de gros succès. Mais cela ne l'empêche pas de déclarer immédiatement après que « les récitatifs de *Lohengrin* et de la *Walkyrie* sont à crever d'ennui » (*sic*). En cela, par exemple, il reste dans la note habituelle de son journal, qui a fait une campagne épilétique contre *Lohengrin*, à l'Opéra. A cette époque, l'*Intransigeant* poussa la critique musicale jusqu'à donner la recette de pois fulminants ou asphyxiants qu'il conseillait à ses partisans de jeter sur les spectateurs !

Du *Guide Musical* :

« A l'église des PP. Jésuites de Shang-hai, on a inauguré un orgue, fabriqué par un frère coadjuteur (Chinois). Les tuyaux sont en « bambou » au lieu de métal. Le son est d'une douceur incomparable : on n'a pas entendu en Europe quelque chose d'aussi moelleux et d'aussi agréable à l'oreille. C'est angélique et surhumain. »

Pour chinoisé qu'elle est, l'innovation n'en paraît pas moins ingénieuse, et il y a là peut-être une indication précieuse pour nos facteurs d'orgues.